

### Chapitre 5

## La croissance vue par les grands courants de l'analyse économique au XIX<sup>e</sup> siècle

### *« Les classiques forment-ils une école ? »*

#### Remarque préalable

On trouvera dans les paragraphes I–A, B et C du chapitre 5 du livre la plupart des éléments permettant de répondre à la question posée.

#### Proposition de plan

##### I. Il existe des points communs sur des aspects essentiels

###### **A. Sur la posture méthodologique**

Tous les auteurs dits classiques ont en commun :

- la recherche des lois de l'économie, considérée comme une science à construire en faisant l'hypothèse que les comportements des agents sont rationnels ;
- une approche macroéconomique centrée sur les tendances de long terme.

###### **B. Sur l'échange**

Ils insistent tous sur le rôle central de l'échange et de la division du travail ainsi que sur les vertus de la concurrence.

Ils croient en la main invisible.

Ils adoptent des positions libre-échangistes.

Ils ont une conception similaire de la monnaie, qui ne sert qu'au règlement des transactions.

###### **C. Sur les forces qui commandent les évolutions de l'économie**

Ils considèrent la démographie comme la force conditionnant les évolutions de l'économie, et en particulier de l'emploi. De cette perception découle leur conception du salaire de subsistance.

Ils mettent tous l'accent sur l'accumulation du capital avec l'idée que l'épargne est un préalable à l'investissement.

Ils confèrent un rôle second à l'État et se méfient de l'impôt.

Ils sont convaincus que l'économie marche vers l'état stationnaire.

##### II. Mais il existe aussi des clivages majeurs

Parmi leurs divergences, certaines sont de simples évolutions à partir de bases communes ; d'autres en revanche marquent de véritables ruptures :

- Sur la théorie de la valeur, les conceptions de J.-B. Say divergent de celles des autres.
- Sur la théorie de la répartition, on note aussi des différences :

- a. entre les positions de Say et celles des autres (il met sur le même plan le travail et le capital, et accorde à l'entrepreneur un rôle et une rémunération spécifiques) ;
  - b. entre les positions de Mill et celles des autres (pour Mill une action de l'État pour corriger la répartition est concevable, ce qui ouvre la voie au réformisme).
- Sur le rôle de l'épargne et sur la nature des crises, les positions de Malthus sont différentes.

### **III. Ce qu'on en déduit au regard de la question posée**

L'école classique existe si on la considère en termes relatifs par rapport aux doctrines qui l'ont précédée et auxquelles elle s'est opposée pour se construire. Elle existe aussi par rapport à ceux qui l'ont combattue ou critiquée, tels Marx ou Keynes.

Toutefois, la cohésion interne de cette école apparaît bien faible.

Plutôt que d'école classique mieux vaudrait parler d'une école ricardienne qui a ensuite inspiré Marx, d'une tendance inspirée par Say qui se prolonge par le courant néoclassique, d'un point de vue original de Malthus qui a servi de point d'appui à la pensée keynésienne, de vues propres à Mill qui débouchent sur des positions réformistes et qui, en se combinant avec les idées keynésiennes, ont donné naissance à la doctrine sociale-démocrate.

---

## **Introduction**

Les auteurs qualifiés de classiques appartiennent à plusieurs générations successives.

Leurs réflexions se situent toutes dans les perspectives tracées par Adam Smith, qu'on s'accorde à reconnaître comme le père fondateur de l'économie moderne.

Ceux qui se réclament de lui ne se sont toutefois pas comportés comme des disciples ne cherchant qu'à conforter la pensée du maître. Chacun d'eux a développé un point de vue qui lui est propre et qui, sur certains points, diverge de celui des autres. Dès lors, on est fondé à s'interroger sur le degré de cohérence doctrinale de leurs analyses, c'est-à-dire à se demander si les classiques forment une école.

Répondre à cette question revient à recenser les points communs puis les divergences, de manière à savoir si les uns l'emportent ou non sur les autres.

## **Proposition de plan**

### **I. Les points communs sont nombreux**

On peut les analyser à trois niveaux : celui des prémisses de leurs raisonnements, celui des propositions théoriques et celui des prescriptions pratiques.

#### **A. Les prémisses de leurs raisonnements sont communes.**

Ainsi, leur posture méthodologique se fonde sur :

- la rationalité des agents guidés par la préoccupation qu'ils ont de leur propre intérêt ;
- la recherche de lois dont le caractère naturel est postulé ;
- une approche à caractère macroéconomique se préoccupant des évolutions à long terme de l'économie.

Par ailleurs, tous mettent l'accent sur la division du travail qui permet d'accroître la richesse des nations. Ses vertus en se combinant avec celles de l'échange (relevant lui-même selon Smith d'une « propension naturelle des hommes à faire des échanges d'une chose pour une autre ») créent un cercle vertueux de croissance.

Ils partagent également une même conception de la monnaie qui ne sert qu'au règlement des transactions et n'est en aucun cas désirée pour elle-même.

Enfin, tous partagent une même croyance en la main invisible du marché et dans les bienfaits de la concurrence pour en réguler les mécanismes. Cela les conduit à soutenir que « le laisser-faire, laissez-passer » non seulement est facteur d'efficacité, mais encore n'est pas antinomique de l'ordre social.

#### **B. Leurs propositions théoriques se rejoignent sur les forces qui conditionnent la marche de l'économie.**

La démographie commande les évolutions de l'économie, conformément à la loi de population de Malthus, et en particulier de l'emploi, d'où la conception du salaire de subsistance.

- Tous mettent l'accent sur l'accumulation du capital et soutiennent que l'épargne est un préalable à l'investissement, qu'il faut donner la priorité aux profits sur les salaires et que les rendements sont décroissants.
- La décroissance des rendements fonde la théorie de la rente différentielle ; formalisée par Ricardo, elle conclut au caractère inévitable de la marche vers l'état stationnaire.

### **C. Leurs prescriptions se recoupent.**

Ils sont tous partisans de la liberté de circulation des hommes, des marchandises et des capitaux, sont hostiles aux monopoles et défendent des positions libre-échangistes.

Ils prescrivent des règles strictes d'émission de la monnaie, qui doit être gagée sur l'or, et du budget qui doit être limité et équilibré.

Ils assignent un rôle second à l'État qui ne doit pas intervenir dans l'économie ; par voie de conséquence, la fiscalité doit être aussi neutre que possible.

## **II. Des divergences se manifestent toutefois sur des points clés**

Chacun des auteurs dits classiques a développé ses propres analyses qui, sur des points majeurs, s'écartent des propositions admises par les autres.

### **A. Malthus conteste la loi des débouchés.**

- La demande peut être insuffisante.
- L'épargne n'est pas forcément une vertu, l'excès d'épargne est néfaste.
- Toute épargne n'est en effet pas nécessairement investie, ce qui laisse entrevoir la possibilité de crises.

### **B. Say diverge sur la définition de la production, la théorie de la valeur et la place de l'entrepreneur.**

- La production inclut tous les services.
- La valeur est fondée sur l'utilité.
- La production résulte de la combinaison des services productifs de la terre, du travail et du capital qui sont mis sur le même plan. Les revenus de la propriété ne sont pas des prélèvements opérés sur le travail ; en outre, Say reconnaît à l'entrepreneur un rôle et un revenu particuliers (il est celui qui prend des risques et combine les facteurs).

### **C. Mill oriente le courant classique vers le réformisme.**

- Il existe des lois économiques, mais on peut en corriger les effets dans le domaine de la répartition.
- La soumission aveugle aux mécanismes du marché n'est pas une fatalité.
- Cela laisse la place à des réformes initiées par l'État.

## **III. Dans ces conditions est-il justifié de parler d'école ?**

### **A. Elle existe incontestablement si on la considère de l'extérieur.**

Elle existe en ce sens que tous les auteurs classiques s'opposent au système mercantile ; elle existe pour Marx ; elle existe pour Keynes.

### **B. Elle existe en ce sens que tous les classiques suivent le programme de recherche tracé par Smith.**

*La Richesse des nations* est à l'origine de tous les développements ultérieurs. Comme il s'agit d'un ouvrage touffu, laissant des questions essentielles dans l'ombre ou dans le flou et comprenant parfois des analyses contradictoires, il est normal que des interprétations différentes en aient été données et que des divergences soient apparues par la suite. À la différence de Marx, Smith n'a jamais incarné la figure d'un maître dont il ne fallait à aucun prix risquer de trahir la pensée. La doctrine classique a donc pu faire preuve de souplesse et de créativité et s'enrichir des apports d'auteurs successifs. Cependant, avec le temps, cela ne pouvait qu'affaiblir sa cohésion analytique.

**C. La faiblesse de plus en plus manifeste de sa cohésion interne a fini par provoquer sa disparition pour donner naissance à toutes les écoles de pensée qui comptent en économie.**

En son sein, le courant ricardien a nourri la doctrine marxiste.

La pensée de J.-B. Say a directement inspiré le courant néoclassique.

Les positions de Malthus ont servi de base à la pensée keynésienne.

Celles de Mill en se combinant avec les idées keynésiennes ont donné naissance à la doctrine sociale-démocrate.

## **Conclusion**

Ce qui justifie de parler d'école n'est donc pas d'ordre analytique mais historique. À un certain moment de l'histoire économique, l'école classique a porté en son sein tous les courants qui ont ensuite donné naissance aux principales doctrines économiques lorsque les écarts entre eux sont devenus trop flagrants. On a donc affaire à une école dont la cohésion analytique est faible, mais dont la richesse en a fait la mère de toutes les écoles et doctrines suivantes.